

ÉCOUTE LE TEMPS QUI MARCHE SUR LE SABLE... OU CHRONIQUE D'UNE RÉCONCILIA- TION ANNONCÉE

Gérard Mlékuz

Madame Pratique, réveillez-vous... c'est pour une interview ! Près de trente années d'activités professionnelles. Que retraduire aujourd'hui de ces bouts de vie, de ce chemin de caracole ?

Et puis "comment écrire quand on parle de soi ?", comme dit Charles DENNER dans l'un des plus beaux films de François TRUFFAUT : "L'Homme qui aimait les Femmes". Derniers réglages des écrans de la mémoire -façon géode- fondu enchaîné.

On est de son enfance, comme de son pays...

Au tout début, en 1941, c'est la guerre.

Chemins de praticiens

Perspectives documentaires en éducation, n° 21, 1990

L'année de ma naissance est aussi une année grandiose pour le cinéma, avec la sortie d'un chef-d'oeuvre "Citizen Kane" d'Orson WELLES.

A cette époque, mon père est soldat français, démobilisé pour assurer la production de charbon. D'origine serbo-croate, né en Allemagne, il travaille à la mine.

Cette génération d'immigrés, celle des années vingt, a inventé, discrètement et avant l'heure, le programme "Erasmus" des années 90 : l'Europe et la mobilité !

Dans les années vingt, les enfants de treize ans deviennent, comme leurs pères, des mineurs de fond. Orphelins de l'école, ils ne sauront jamais maîtriser ni l'écriture, ni la lecture. A l'âge d'homme, ils cacheront, au plus profond d'eux-mêmes, ces terribles blessures de l'immigration et de la pauvreté.

Ma mère est française. Ecole primaire, certificat d'études. A treize ans, comme ses soeurs : la filature.

Bref au pied de mon berceau les deux piliers du Nord ouvrier : le charbon et le textile. Avec en prime un nom à coucher dehors qu'il me faudra épeler dès l'âge de six ans.

Mon enfance, ce sont des corons et des jeux dans la rue. J'ai une bonne tête. La soif d'apprendre. Celle des gosses d'immigrés tarabustés par des générations d'analphabètes qui leur demandent de rattraper le temps perdu ! Mais comment apprendre quand à la maison n'existent ni livres, ni disques, ni pratiques culturelles ?

Tout fait ventre mon bon Monsieur, et mes nourritures des années 40 sont belles comme les premières tulipes du printemps...

Il y a d'abord ma grand-mère paternelle qui m'apprend sa langue, l'allemand, et me transmet le goût du strudel.

Mais hélas ces gâteries prendront fin un certain 8 mai 1945, jour de sa disparition. On meurt aussi de maladie le 8 Mai 1945.

Il y a le grand-père paternel, qui m'emmène, dès mon entrée à l'école primaire, au "KINO". je me "royaume" en découvrant "Zorro" et "Laurel et Hardy" ⁽¹⁾. KINO... Ce mot fabuleux me lie à jamais à la plus belle invention du 20^e siècle : le cinématographe.

Il y a la radio et ses feuilletons journaliers (La Famille Duraton), ses émissions hebdomadaires (Reine d'un jour, quitte ou double), ses grandes reconstitutions historiques (Le Naufrage du Titanic par exemple. Ça s'appelait "ASTRA était là" !), les retransmissions d'événements sportifs (Ah, la voix de Jacques de RYSWICK !). Bref une T.S.F. qui m'apporte

chaque jour de bonnes doses d'informations, de distraction, de connaissances.

Il y a aussi mon père et mes oncles qui, chaque dimanche, m'entraînent au stade Félix Bollaert, le temple du football lensois. Où retrouver le compte-rendu de ce match fantastique au cours duquel les "sang et or" écrasèrent la grande équipe de Reims ? Ce jour-là, un jeune inconnu, Maryam WISNIEWSKI se joua du capitaine de l'équipe de France de l'époque : Roger Marche.

Aujourd'hui encore, je rêve d'une revue dans laquelle je pourrais trouver, intimement confondus, des articles consacrés à TRUFFAUT, PLATINI, VITEZ, FERRÉ et BOURDIEU. La télévision aurait pu réussir ce type de mise en relation, ce dialogue entre toutes les composantes d'une culture vivante.

Il y a enfin l'école républicaine. Celle qui donne un coup de pouce à ceux que J.P. TERRAILLE appelle "les transfuges" ⁽²⁾. Concours d'entrée en sixième. Concours des bourses des Mines. Adieu l'école de la cité 14. Bonjour l'enseignement secondaire...

Auberge, ciné, jeunesse...

Les "années Lycée" m'éloignent du monde ouvrier ⁽³⁾ et du football. De nouvelles découvertes m'attendent. Au gré des rencontres.

J'ai seize ans lorsqu'un ami de Lycée, Bernard LLUCH, m'entraîne dans un univers inconnu : celui de la culture. Il me prête des livres, sa collection toute neuve de l'hebdomadaire "L'Express" où cohabitent SARTRE et MAURIAC. Il m'emmène aussi à l'Auberge de jeunesse de Lens qui devient, après l'équipe de foot, mon deuxième groupe d'appartenance. Là, je passe des nuits à écouter FERRÉ et sa "Graine d'ananas", BRASSENS et sa "Mauvaise réputation", et surtout BREL et son hymne à la paix : "Quand on n'a que l'amour" ⁽⁴⁾.

Chansons magiques comme des femmes. Chansons pour oublier que la guerre est algérienne. Chansons pour apaiser le non dit des émotions.

Les temps sont difficiles. Entre "zazous" et "tricheurs", les adolescents des corons tentent de se forger une identité. Coincés entre leur milieu d'origine et les processus d'acculturation, ils cherchent leurs marques et vivent, parfois, des formes douloureuses d'écartèlement.

Du courage pour chaque jour. J'avance à la godille, mais cette fois la direction est arrêtée : il me faut trouver tous les chemins conduisant aux

plaisirs que procurent les pratiques culturelles. La méthode est simple : s'enhardir, pousser des portes. C'est ainsi que je me retrouve dans l'équipe qui crée le premier journal du lycée Condorcet de Lens : "Les cahiers des Jeunes". J'y rencontre Chantal HURTEVENT qui me parle de DOSTOÏEVSKI et de VAN GOGH.

Autre engagement : le ciné-club de la ville où j'entre dans la carrière d'animateur ! Quels souvenirs durables laisse une première séance d'animation ! Le film était espagnol ("Mort d'un cycliste" de J.A. Bardem) et la salle bien remplie. Mes jambes et ma voix en tremblent encore. Ainsi vont l'apprentissage de la prise de parole en public et l'envie de grandir. Et puis on me dit qu'animer, faire aimer le cinéma cela s'apprend aussi. C'est à Dunkerque, en 1959, que je participe à mon premier stage de formation d'animateurs.

Dans un petit carnet noir, où je commence à répertorier les films vus, figure un rêve d'adolescent datant de cette époque : devenir journaliste ou cinéaste !

Avoir vingt ans à Écrainville...

Les années 60 débutent par une année de piconicat. Une première paie utilisée à l'achat boulimique de livres d'occasion : CAMUS, de BEAUVOIR, MALRAUX, SARTRE. Comme un désir de rattraper le temps perdu !

Elles se prolongent par une plongée dans la vie active, en compagnie de Chantal Hurtevent, devenue (pour le meilleur et pour le pire !) épouse Mlékuz. Double poste d'instituteurs remplaçants en pays de Caux. Secrétariat de Mairie. Direction d'école. Merci Monsieur le Ministre ! Que faire la classe est rude quand on n'a que sa bonne volonté, ses vingt berges, le patois des mines et le football à offrir à des enfants de la campagne...

Arrêt sur l'année 62. Elle nous amène la fin de la guerre d'Algérie et, comme un bonheur n'arrive jamais seul, une série de rencontres déterminantes. La scène se passe à Blois, en juillet où je participe à l'Université d'été du Mouvement d'éducation populaire : Peuple et Culture⁽⁵⁾. Le thème central est : l'aménagement du territoire. Autour de ce "tronc commun" composé de conférences, de débats, de visites, sont organisés des stages centrés sur des méthodes et techniques d'animation. Je participe au stage "cinéma" où officie un instituteur, d'origine bretonne, exerçant dans le Nord : Frédéric THÉBAUD. Quelles rencontres inoubliables ! Je côtoie Joffre DUMAZEDIER. Sociologue, il termine, installé sur les marches

d'un escalier du lycée qui nous héberge, un livre au titre interrogatif : "Vers une civilisation du Loisir ?". C'est à lui que je dois mes premiers cours de sociologie. L'apprenti animateur que je suis est fasciné par ce savant mettant à la disposition des praticiens son savoir, ses méthodes, ses intuitions. Je sympathise avec Bégnino CACÉRES, le charpentier autodidacte, déjà installé dans son rôle de star et de conteur de l'éducation populaire. Il me raconte le "rapport Condorcet" de 1792, les universités populaires, les congés payés de 36, Uriage, le Vercors. Quelle leçon d'histoire ! Pourquoi ne m'a-t-on pas appris tout cela lorsque j'étais au lycée ?

Je bois les paroles de Georges JEAN, le poète, l'homme dont la voix épouse la forme des mots. Georges Jean, c'est aussi l'ami de Max Pol FOUCHET, le rénovateur de l'enseignement du français, le militant de la décentralisation théâtrale.

Ces personnages, je ne les perdrai plus de vue. Avec l'université de Blois, commence une longue série d'apprentissages en tous genres labellisés "Peuple et Culture". Les mystères de l'entraînement mental me sont révélés ! Je goûte au charme discret des sciences économiques.

Une plongée dans le théâtre et la poésie m'entraîne dans les fonds sous-marins de l'imaginaire. Selon les saisons et les arrivages sur le marché de l'animation, viendront ensuite la dynamique des groupes, la chanson, l'expression écrite, etc...

J'accumule, dans un joyeux mélange de désordre et de plaisir toujours renouvelé, des connaissances, des techniques, un réseau d'amis.

Je découvre avec passion de nouveaux écrivains : Jack LONDON (le fabuleux "Martin Eden"), Roger VAILLAND, Kateb YACINE, ELUARD, GUILLEVIC, STEINBECK. Au cinéma, j'enrichis mon petit capital de départ en visionnant "Hiroshima mon amour", "Lettre de Sibérie", "La règle du jeu", "Le sel de la terre". Avec, en prime, les écrits du critique André Bazin. Le théâtre, l'économie, la peinture, même la musique classique deviennent des territoires qu'il m'est permis d'approcher. C'est un véritable feu d'artifice : oh la belle bleue, oh la belle rouge ! Je suis à la limite de mes capacités d'autoformation permanente !

Ce voyage à l'intérieur de la connaissance, de l'art, est d'autant plus passionnant et tonique que tous ces trésors culturels sont incarnés par des femmes et des hommes qui traduisent aussi en actes, en style de vie leur immense savoir, leur talent.

Ces pourvoyeurs d'orviétans artistiques s'appellent : Ginette CACÉRES, Laurence CRAYSSAC, Geneviève POUJOL, J. BARBICHON, J.F. CHOSSON, H. CUECO, J.C. DOUCET, G. EGG, P. GAUDIBERT, J. ROVAN, M. VIGNAL, G. YUNG...

Leurs passions, leur expérience, ils me les transmettent, comme le fait le personnage principal de l'admirable film d'Alain Tanner : "Les années lumière", en inventant des formes de tutorat, de compagnonnage, de co-formation, qui sont encore aujourd'hui les moyens les plus efficaces, les plus chaleureux, les plus authentiques d'une éducation inscrite dans la durée.

En juillet 62, je rejoins donc avec enthousiasme la famille "Peuple et Culture". Une famille dont les membres, venus d'horizons sociaux et professionnels très diversifiés, mais réunis autour de valeurs partagées, agissent pour le développement d'une certaine idée de l'éducation populaire.

J'ai le sentiment d'avoir trouvé là ce que je recherchais confusément. Tout se passe comme si se cicatrisaient enfin les blessures venues des tiraillements de ma trajectoire de "transfuge". Tout se passe comme si s'opérait, pour la première fois, une synthèse dynamique entre l'héritage de mon milieu d'origine et la fonction d'intellectuel qu'il me faut assumer. Sans états d'âme paralysants, ni reniements. Mais au contraire, avec une grosse envie de croquer l'avenir et un côté : "La guinguette va ouvrir ses volets" !

Le temps d'agir

En ce début des années 60, plus urbaine que jamais, la France fait ses comptes. Il lui faudra, pour les années à venir, près de cinquante mille animateurs. Ici et là fleurissent de nouveaux équipements collectifs : Maisons des Jeunes et de la Culture et surtout les premières Maisons de la Culture qu'offre un écrivain ministre : André MALRAUX. L'époque est porteuse d'avenir pour un mouvement tel que "Peuple et Culture". Il y a du grain à moudre pour celles et ceux qui rêvent de concrétiser des utopies.

Se coltiner à la réalité. Expérimenter la "boîte à outils" de Peuple et Culture. Telle est bien mon intention... Levez-vous donc orages désirés. Chateaubriand aurait pu être Ministre de la culture !

Dès les premiers instants du "temps d'agir" quatre questions essentielles issues des enseignements de "Peuple et Culture" me préoccupent. Elles

ne cesseront plus de tambouriner et jalonneront mes actes successifs de praticien de l'éducation des adultes. Au seuil des années 90, elles demeurent des interrogations vitales.

1- Comment inventer et concrétiser des démarches d'action socio-culturelle modernes prenant en compte trois dimensions indissociables : la création, la diffusion, l'animation ? Cela renvoie aux problèmes complexes du répertoire, de l'aide à la création, de la médiation, du rôle actif des médias dans la lutte pour la réduction des inégalités d'accès à toutes les formes de la culture ⁽⁶⁾. Autant d'aspects du combat pour la démocratie culturelle encore bien actuels car, comme cela se disait dans les années 60, "les faits sont têtus" et les injustices, les exclusions encore bien rudes aujourd'hui.

2- Comment rendre la culture au peuple et le peuple à la culture, pour reprendre une célèbre formule des années 45 ⁽⁷⁾. Comment, à partir des acquis de l'éducation populaire, de la formation permanente, concevoir une sorte "d'école élémentaire des adultes" où, en priorité, ceux que l'école a abandonnés trop tôt, pourraient acquérir les connaissances, les capacités de base indispensables à leur développement personnel, à l'exercice de leurs fonctions de travailleur, de citoyen, de parent ? Comment valoriser la culture populaire et l'intégrer enfin, sans négotier, dans le cercle des savoirs reconnus ?

Comment mener de front démocratisation du savoir et accès de toutes les composantes du "peuple" à la citoyenneté de "s'éduquant", c'est-à-dire responsabilisées et co-gestionnaires des choix en matière d'éducation, qu'il s'agisse de leur propre formation ou de celle de leurs enfants ?

3- La troisième question a trait aux méthodes de la formation des adultes. Si la bonne volonté ne suffit plus pour animer, pour enseigner, quels pourraient être alors les fondements d'une pédagogie adaptée aux adultes ? Quelles méthodes, quelles démarches, quels supports, quels guides sont à produire et à mettre à la disposition de cette nouvelle génération de "hussards noirs" : les pédagogues de l'éducation permanente ?

Cette interrogation sur le "comment éduquer ?" concerne tous les aspects du développement potentiel des individus. Pas de hiérarchisation étriquée, ni de planification mesquine, mais bien au contraire la volonté et l'ambition de prendre en compte toutes les dimensions de la personne. Muscler le cerveau certes, mais de façon tout aussi urgente, tonifier les vitamines de la créativité, soigner le corps, stimuler les sens, entretenir le capital affectif, forger une esthétique de la vie quotidienne.

4- Des "non-publics" de l'action culturelle, de l'éducation permanente à conquérir, des nouvelles formes d'intervention éducative à expérimenter, des méthodes à élaborer, des gisements de matière grise et de "savoir agir autrement" à forer pour que remonte à la surface "l'or vert", la matière des espérances qui aident à vivre.

Autant de nobles ambitions pour l'ouverture d'une décennie qui, rompant enfin avec les années d'après-guerre, s'annonce conquérante et audacieuse.

Mais quels personnages au service de telles causes ? Quels types d'acteurs de l'action sociale, culturelle, éducative faut-il former, et dans quelles institutions, selon quelles finalités ? En ce début des années 60 s'intensifient les débats, les projets qui conduiront à la création de filières de formation d'animateurs socio-culturels, de diplômes, bref à la professionnalisation du métier de "donneur de vie".

Tout le passé, toute l'expérience accumulée par le mouvement "Peuple et Culture" le conduisent à apporter d'importantes contributions à cette première sortie de la pré-histoire de l'éducation populaire et permanente. Paradoxalement, et bien que devenant objectivement un animateur, je ne me sens pas très concerné par ces évolutions.

Dans ma tête je suis un instituteur, un autodidacte et un militant bénévole de l'éducation populaire. L'important n'est donc pas de réussir un solide cursus universitaire ou une "carrière", mais de continuer à enrichir une pratique, et surtout d'apporter une petite pierre à la lutte contre les inégalités, les exclusions.

Tel est mon état d'esprit au moment où s'ouvre une nouvelle étape de ma trajectoire, où se mêleront sans interruption l'agir et l'apprendre dans une sorte de dialectique étrange, avec des temps d'emballement de l'action, des manques du côté des stocks de savoirs, des régulations improvisées. J'invente l'alternance sans le savoir. Avec comme angle d'attaque privilégié une immersion longue dans l'action.

Le pasteur et le chanteur

Besoin de réaliser. Adieu au Pays de Caux et à Bernard ALEXANDRE, le curé-ethnologue- que je n'aurai pas rencontré, hélas⁽⁶⁾. Retour au pays minier. J'y retrouve Bernard LLUCH et Frédéric THÉBAUD, le "Monsieur Cinéma" de Peuple et Culture rencontré à Blois et fondateur de Peuple et Culture Région Nord-Pas de Calais.

Nous sommes en 1964. Chantal Mlékuz devient secrétaire de cette association régionale de "Peuple et Culture". Avec ces complices s'engagent alors mille et une aventures aux quatre coins de la région nordiste. A Lens d'abord -le terroir natal- où B. Lluch et moi recréons un ciné-club. Ce dernier trouve refuge au premier étage d'un temple : "Monsieur le Pasteur voulez-vous nous loger... entrez... entrez mes bons animateurs, y a de la place assurément..."

Nous mettons en pratique les connaissances acquises et les méthodes de Peuple et Culture : entraînement mental appliqué à l'animation des débats, observation de la discussion, incitation à la prise de parole en public, exploitation des données recueillies, amélioration progressive des prestations du ciné-club.

Bref, les leçons de J. DUMAZEDIER ("N'oubliez pas les sciences sociales nom de Dieu...!") sont mises à l'épreuve des faits et nous aident à progresser. A recruter aussi. Au fil des mois, l'équipe lensoise s'étoffe et en 1965 est fondé un groupe "Peuple et Culture région de Lens". Ce groupe s'oriente progressivement vers une conception plus globale de l'animation. Le temple devient une sorte de "centre culturel" où sont accueillis des chanteurs (Julos BEAUCARNE en 1966 !), des poètes, des troupes de théâtre.

Reconnu sur la place publique, le groupe "Peuple et Culture" participe aux travaux du comité culturel lensois, une instance de coordination créée en 1964. Actifs et remuants, nous proposons en juin 1967 que ce comité culturel se transforme en conseil local du développement culturel, dégagé de la tutelle municipale et chargé d'élaborer pour le moyen et le long terme une charte de "l'expansion culturelle". Ces propositions sont contenues dans un texte d'une douzaine de pages.

On y parle d'autonomie des mouvements culturels, de l'Europe, des Maisons de la Culture promises à chaque département, de la nécessité d'associer le secteur commercial (directeurs de salles de cinéma, libraires, cafetiers, etc...) à l'action culturelle, de l'indispensable formation des futurs cadres de l'action culturelle qui devront intervenir davantage en milieu scolaire, qui auront à réussir l'élargissement du public des manifestations artistiques.

Ces propositions sont reçues comme une atteinte aux privilèges des "politiques" et rejetées... C'est sur cet épisode que s'achèveront nos essais d'animation globale en terre lensoise !

Ailleurs, notre équipe s'efforce de faire connaître "Peuple et Culture". Des journées, des stages "cinéma", "entraînement mental", "lecture",

"poésie", sont organisés dans plusieurs villes de la région. Ce sont des années d'activisme et probablement de dispersion. Mais ainsi vont les chemins de la pratique... C'est en pratiquant que l'on devient praticien!.

Je prends toutefois la peine de souffler. Une minute... on se forme. J'obtiens, en effet, la possibilité de préparer le premier diplôme des métiers de l'animation : le diplôme d'Etat de conseiller d'éducation populaire. Trois mois à Marly-le-Roi. Des épreuves en deux parties subies avec succès, à Nancy, en 1965 et 1967. Ce diplôme sera le premier de la célèbre série : ça coûte beaucoup et ça ne rapporte pas grand chose !". Suit alors la liste de tous les parchemins que je me suis escrimé à obtenir ! Pour prouver quoi ? Pour ressembler à qui ? Pour rattraper quel temps perdu ? Pour courir après quelle chimère ? Qui me l'expliquera un jour ?

Pas de promotion donc. C'est quoi exactement votre "truc" dit l'administration de l'éducation nationale ! Maintien dans la case d'instituteur et d'animateur bénévole. Mais, quand même, au rayon des bénéfices secondaires, des connaissances supplémentaires et un lot de rencontres nouvelles.

Deux personnes surtout : E. ANTONETTI et M. BOULANGER, admirables instructeurs nationaux (c'est ainsi que l'on disait à l'époque !) d'un temps où le secrétariat à la jeunesse et aux sports s'intéressait à l'éducation populaire.

Et puis comme chaque été revient le temps des universités de Peuple et Culture. J'accède, en 1967, au grade d'instructeur national ! catégorie : cinéma. Temps béni que ces journées estivales où joie de vivre et joie d'apprendre se fondent dans un extraordinaire climat d'amitié et de convivialité. Le campus d'Houlgate vaut tous les "Harvard" du monde ! Qui racontera un jour les chaudes heures de la ferme Vimard !

Quatre années ont passé. Ma "musette" culturelle s'est enrichie d'un diplôme. Mais cela n'améliore en rien la cohérence de mon "bric-à-brac".

Sensation douloureuse d'avoir acquis une culture "mosaïque" au fil des stages, des rencontres, des lectures, enchaînés sans ordre ni méthode, ni reconnaissance ; pas de tiroirs pour ranger tous ces savoirs disloqués. Et d'ailleurs, comment faudrait-il les nommer ces tiroirs ? Le passage à l'université, l'acquisition de véritables corps de savoir apportent-ils ces éléments de structuration ? Je n'en sais rien. Toujours est-il que je ne laisserai à personne le droit de dire que c'est sur le tas, à la sauvette avec des bouts de ficelles que se font tous les apprentissages.

Le lycée agricole et le festival chez les mineurs

Cet engagement dans l'animation trouvera, en avril 1968, dix ans après mes premiers pas, son aboutissement logique. Je deviens le premier animateur permanent de "Peuple et Culture région Nord" en acceptant d'occuper, comme instituteur mis à disposition, le poste laissé vacant par... Emmanuel ROBLÈS.

Le Nord-Pas-de-Calais, c'est quatre millions d'habitants. La Délégation régionale de Peuple et Culture, c'est une personne à temps plein. Comment implanter durablement ce mouvement qui n'a ni locaux (l'une des pièces de mon habitation sera pendant plus d'un an le bureau de l'association...merci la famille !), ni trésor de guerre, dans une région où sont déjà solidement installés la Ligue de l'enseignement, le mouvement "Léo Lagrange" ? Quelles actions permettraient une avancée supplémentaire de "Peuple et Culture" dans la région et seraient à la hauteur des enjeux issus des années de l'après-mai 68 ?

A cette dernière question deux réponses essentielles, en forme de réalisations, seront trouvées entre 1968 et 1971.

La première réalisation prolonge, en l'adaptant aux caractéristiques régionales, l'une des "trouvailles" de Peuple et Culture : la formule de l'Université d'éducation populaire. L'objectif essentiel est la formation d'animateurs, de formateurs. Comme nous l'écrivions à l'époque, en 1970, "le problème majeur de l'éducation populaire et permanente est celui de la formation des formateurs, des animateurs... On ne s'improvise plus animateur ou formateur d'adolescents et d'adultes. L'accomplissement de cette fonction suppose une formation de plus en plus poussée. Partager ses connaissances ou son expérience, enseigner à des adultes, les aider à utiliser leur propre richesse, demande un apprentissage, une formation, un perfectionnement sans cesse inachevés".

Un lieu est à trouver, une équipe est à mobiliser pour concrétiser ce que d'autres appelleront plus tard : la formation de formateurs.

Le lieu sera un lycée agricole : celui de Wagnonville près de Douai. Quant à l'équipe, elle atteindra bien vite la taille d'un honorable petit négoce capable de positionner sur un marché, encore flou, un "produit" étrange : une université d'éducation populaire !

Aux fondateurs de Peuple et Culture Nord sont venus, en effet, se joindre des femmes et des hommes particulièrement dynamiques :

Denise Lorriaux, Yves Louchez, Martine et Jacques Hédoux, Bernard Delforce, Jean Benaïm, Christiane Etévé, Willy Soudan, Viviane Zanel, Jean-Claude Lartigot, Thérèse Mangot, Jean-Claude Guérin, André Trouville.

Toute cette équipe est sur le pont en février 1970. Une cinquantaine de stagiaires sont rassemblés. Un tronc commun autour du thème "Quelles actions culturelles pour les années 70 ?" (avec la participation du sociologue M. Imbert), un récital "Francesca Solleville" et cinq stages sont offerts aux participants. Ils s'intitulent :

- Animation de groupes
- Cinéma
- Entraînement mental
- Enseignement et éducation permanente
- Eveil de la sensibilité.

Pourraient-ils encore figurer au catalogue d'une M.A.F.P.E.N. ou d'une mission régionale de formation de formateurs d'adultes ? Ceci pourrait être l'une des questions du concours "Souvenirs, souvenirs de l'éducation permanente" que notre future chaîne de télévision culturelle et éducative organisera en l'an 2010 !

La seconde réalisation est à reporter à une préoccupation venue de loin : quelle action culturelle en milieu ouvrier ? Comment, à partir des acquis des expériences de la décentralisation, expérimenter en pays minier des interventions culturelles qui ne seraient pas parachutées, plaquées artificiellement, mais susceptibles de trouver un sens et un espace dans le territoire constitué par les formes de socialisation et les pratiques de loisirs d'une population ouvrière ? Problème simple, en apparence, mais oh combien redoutable et complexe ! Je suis d'ailleurs persuadé que nous avons, sur ce point, régressé au fil des ans. Les planètes culturelles sont plus que jamais inaccessibles pour une large fraction de la population.

Mais revenons en l'an 1970. La scène se passe à Sallaumines, commune minière proche de Lens, où est installée la délégation régionale de Peuple et Culture. Le printemps de cette année 70 amène une série de festivités regroupées dans une manifestation baptisée : Festival populaire culturel et sportif. Quarante occasions de se cultiver, de se distraire, de débattre, de s'informer, de découvrir. Au coeur des innovations une exposition des peintures de l'ami CUECO. Pour la première fois, sont exposées à Sallaumines des oeuvres d'art !

Cueco s'installe pour quelques jours et engage de passionnants dialogues avec des groupes d'enfants ou des mineurs. La Municipalité lui achète une toile. C'est le début d'une politique d'achat qui conduira à la création d'une galerie municipale d'art contemporain.

Autre rencontre décisive de ce printemps 70 : Pierre-Etienne HEYMANN, metteur en scène de théâtre, qui pendant de nombreuses années collaborera avec l'équipe sallauminoise. Expérience réussie, le Festival sera reconduit et deviendra, au fil des ans, l'un des temps forts d'une politique culturelle locale dynamique.

Ces années me permettent de perfectionner mon "savoir agir". Je suis confronté à des problèmes de gestion, de prévisions budgétaires, d'organisation plus complexes qu'auparavant. J'apprends aussi à gérer des relations parfois difficiles au sein d'une équipe de bénévoles. J'améliore lentement un savoir-faire relationnel en fréquentant des élus, des administrateurs. J'élargis considérablement mon réseau de relations et fais le dur apprentissage des réunions à caractère institutionnel où se jouent des parties de "poker menteur" et toute la variété des effets d'annonce ou des alliances tournantes !

C'est en 1969 qu'apparaît dans mon paysage un partenaire jusqu'alors inconnu : l'Université. La vraie cette fois. Avec un "U" majuscule ! Au nom de "Peuple et Culture", je participe aux travaux de la commission régionale de l'Institut National de la formation des adultes (I.N.F.A.). Ces réunions sont présidées par un universitaire, André LEBRUN, directeur d'une institution toute nouvelle : le centre Université Economie d'éducation permanente (C.U.E.E.P.) de Lille.

J'apprends que le Directeur de l'I.N.F.A. s'appelle Bertrand SCHWARTZ. J'ouvre grand mes oreilles lorsque sont racontées les expériences passionnantes d'éducation des adultes en milieu ouvrier, engagées en Lorraine.

André Lebrun laisse entendre qu'à l'initiative du C.U.E.E.P., pourraient prendre forme, dans le Nord, de semblables interventions éducatives. Je me dis qu'un mouvement tel que "Peuple et Culture" ne peut pas être absent de ces perspectives d'action où va, enfin, être testée, à grande échelle, l'une des utopies les plus folles du vingtième siècle : rendre possible l'éducation à tous les âges de la vie et, de façon plus pratique, s'attaquer de front à la réduction de l'écart entre la formation et ceux qui en sont les plus éloignés.

C'est fort d'une telle conviction que je pousse les portes d'une nouvelle décennie... sans trop savoir encore où tout cela me conduira...

L'auberge du stade

Jamais deux sans trois. Après la première université d'éducation populaire organisée en février, après le premier festival populaire de mai-juin, l'année 70 livre en septembre son troisième cadeau : la préfiguration d'une action collective de formation.

Les projets ébauchés au sein du C.U.E.E.P. ont pris de la consistance et les communes de Sallaumines et de Noyelles, ainsi que celles de Roubaix et de Tourcoing pour le Nord, sont retenues pour devenir les sites expérimentaux des actions collectives de formation de la région Nord.

L'existence et le dynamisme de Peuple et Culture Nord ne sont pas étrangers au choix de ces communes minières.

C'est par un beau soir de l'automne 1970 que le directeur du C.U.E.E.P., André LEBRUN, présente aux "forces vives" des localités choisies ce que pourrait être une action d'éducation permanente en milieu ouvrier, semblable à celles initiées par B. Schwartz, en Lorraine, depuis 1964.

En juin 1971, tous les appuis locaux, régionaux, nationaux indispensables sont réunis. Conférence de presse au Rectorat. Bande annonce officielle. *Avanti populo !*

Tout va très vite alors. Je quitte Peuple et Culture, où me remplaceront B. Lluch et F. Thébaud. Toujours instituteur, je suis mis à la disposition du C.U.E.E.P. et investi d'une périlleuse mission : instituer l'une des premières interventions éducatives à base territoriale, auprès d'une population ouvrière dont 60 % des membres ne possèdent pas le certificat d'études primaires.

Un quartier général est à trouver. La Municipalité offre un bâtiment détourné de sa fonction primitive (Café-P.M.U.) : l'Auberge du stade. J. Dumazedier suggérait aux animateurs de créer le "bistrot culturel" : à Sallaumines, nous inventons le "bistrot éducatif et littéraire".

Après une année d'approche du milieu, l'action collective débute effectivement en septembre 71, avec la campagne de sensibilisation (un grand "classique" des actions collectives). Pour le lancement de cette opération de marketing éducatif, j'écris aux huit mille familles de Sallaumines et de Noyelles. Le procédé sera repris, plus tard, par un personnage plus illustre ! Période d'anxiété. Comment va répondre la population visée ? Fin décembre, premiers éléments d'appréciation satisfaisants : sept cents personnes sont inscrites. Les premiers groupes

sont mis en place. Emportée par son public, l'action collective de formation atteint dès septembre 72 son rythme de croisière. Bon an, mal an, deux mille adultes utiliseront ces cours gratuits, ouverts à tous, adaptés aux niveaux, aux disponibilités en temps de toutes les catégories de publics.

Je resterai près d'une dizaine d'années à la tête de cette "école éclatée" où la moitié des cent-vingt formateurs ne sont pas enseignants, où s'expérimentent le contrôle continu (les C.A.P. par unités capitalisables), l'autoformation, où se développent, à pas de géants, la formation de formateurs et la production pédagogique.

Dix années à figurer parmi les acteurs en première ligne au service d'une tâche immense : élever le niveau culturel et le niveau de formation de la population nordiste, si injustement mal traitée depuis des décennies. Dix années d'intense implication au sein d'une Institution qui modèlera, au gré de ses trouvailles, le paysage nordiste de la formation des adultes.

Dix années de bonheur et de doutes partagés avec toute une génération de "pionniers" et, en particulier, avec le plus glorieux de tous, le professeur André Lebrun. Il reste, dans mon souvenir, le personnage central de cette période. Sa lucidité, son sens de l'anticipation, sa force de conviction, son intransigeance (sur ce point, il avait parfois des airs d'Hubert BEUVE-MERY), son impatience souvent communicative, son habileté, sont à l'origine de réalisations qui, sans lui, auraient bien tardé à voir le jour ou n'auraient jamais existé.

C'est à ses côtés que j'ai appris que, dans l'action, pouvaient se mêler, sans heurts, et dans un climat de totale liberté, la rigueur et la créativité, la certitude et l'interrogation, la tradition et l'innovation.

Voguer sans perdre le cap... C'est sur le navire d'une action collective que j'ai compris ce que voulaient dire ces belles expressions de navigateur : tenir la barre et maintenir la bonne direction.

Les sympathies interrompues

Outre l'apport de toutes les personnalités du C.U.E.E.P., trois choses essentielles sont à retenir de ces dix années "d'aventure éducative".

La première chose porte le beau nom de réconciliation. Si cette action a eu un tel sens et une telle portée dans ma trajectoire, c'est parce qu'il s'est agi, avant tout, d'une tentative toujours fragile, toujours renouvelée,

toujours inquiète, mais oh combien patiente et obstinée, de réconciliation entre l'éducation et le monde ouvrier. Dans un tel cadre, il m'était enfin possible d'aller jusqu'au bout du chemin qui me ramenait à mes racines profondes, de retrouver des fragments d'une identité perdue.

Quels instants peuvent donner une idée de cette intensité exceptionnelle et des mille et une richesses accumulées au fil des jours ? J'ai envie de citer pêle-mêle :

- la centaine de rencontres avec des groupes en formation et en particulier ces dialogues sans fin avec les femmes de la "coupe-couture", que certains burelains traitaient avec mépris, sans avoir compris qu'elles étaient, pour ce pays minier, les "agents secrets de la modernité", selon la belle expression d'Edgar MORIN.
- les expositions annuelles qui donnaient à voir, sur la place publique, le potentiel de créativité, d'astuce, d'intelligence d'une population ouvrière.
- les fêtes annuelles de l'action collective : six cents personnes rassemblées ; un ensemble de mini-spectacles (théâtre, chant, danse, sketches) présentés par les groupes d'adultes en formation et perpétuant les meilleures traditions de l'expression populaire.
- les longs moments passés à tenter de comprendre pourquoi un tiers des personnes abandonnaient, malgré la souplesse du système, la gratuité des cours.
- les campagnes de sensibilisation où, avec une camionnette sonorisée et de la conviction à revendre, nous allions dans les cités, à la rencontre du "non public" de la formation.

Se soucie-t-on assez aujourd'hui de ces "abandons" et des "exclus" de la formation ? Les concepteurs de dispositifs sont-ils encore conscients que la formation des "divorcés de l'école" nécessite, avant tout, du temps, de la "grande patience" et de l'humilité ?

J'en doute parfois lorsqu'il m'arrive de découvrir, avec effroi, comment sont traités les publics, les formateurs, les problèmes que pose, aujourd'hui, l'insertion sociale et professionnelle de milliers de jeunes et d'adultes demandeurs d'emploi.

La **seconde chose** à retenir a trait à ces notions de politique éducative globale, de partenariat, d'action concertée, de développement intégré, qui ont sous-tendu l'ensemble du travail accompli.

Dès les premiers instants ont été mis en relation, à Sallaumines, dans une perspective de promotion éducative et culturelle de l'ensemble de la population : l'action d'éducation permanente, le secteur de l'animation

socio-culturelle, le développement de la lecture publique, concrétisé par la création d'un espace "documentation-lecture" intégré à l'action collective de formation. Dans ce contexte, sont nés des rêves de globalisation, de traduction volontariste à l'échelon local de toutes les chimères de l'éducation populaire et permanente. Tout se passait comme si, à Sallaumines devenu un "paradis éducatif et culturel", allaient enfin se combiner, s'intensifier, dans un climat d'harmonie parfaite, et sur fond de violoncelles, les efforts complémentaires de tous ceux touchés par l'idée que l'éducation et la culture étaient, à mille coudées du reste, des priorités absolues !

C'était faire preuve de beaucoup d'angélisme ! C'était oublier, un peu vite, le jeu des contradictions, des oppositions existant entre les intérêts des différentes sphères du local (le politique, le syndical, l'économique, l'éducatif, le culturel...), le poids des déterminismes extérieurs, les résistances de tous ordres aux propositions de changement, aux remises en perspective de l'existant.

Le "local" ne tenait pas toutes ses promesses, mais les tentatives de mises en relation avaient le mérite de faire émerger ses limites et de renforcer, au passage, l'une des capacités de base de tout acteur social : le sens du possible.

C'est dans ces péripéties, parfois tumultueuses, que s'enracine ma passion pour les relations entre éducation et territoire, mon souhait que se développent, au-delà des discours et des circulaires, dans une confrontation polémique des points de vue entre élus, administrations, agents de développement économique, social, éducatif, culturel, partenaires socio-économiques et usagers, des politiques éducatives locales efficaces et inventives.

La troisième chose essentielle a trait aux formes de compagnonnage, aux rencontres, aux amitiés datant de la décennie 70 qui, sur ce point, est aussi bien remplie que les casiers de pêche remontés, un jour, dans le golfe du Morbihan !

Elles seront, avec l'action quotidienne, les pourvoyeuses de connaissances supplémentaires, d'ouvertures sur des horizons nouveaux, de ressources pour l'évolution d'une qualification toujours en devenir.

Pas de parcours bien méthodique donc pour les nouveaux apprentissages des années 70. Mais plutôt une sorte de ballade qui privilégie le camping sauvage. S'installer un instant. Apprivoiser, assimiler. Puis repartir au petit bonheur la chance. Apprendre comme l'on glane, lorsque la moisson est coupée ! Ces "butinages" successifs seront, selon

les époques, selon les humeurs, en rapport avec mes différentes activités, les multiples entreprises dans lesquelles je suis engagé.

Responsable de l'action collective, je suis aussi, à Sallaumines, élu chargé de la politique culturelle et milite en faveur d'une articulation structurelle, dans un espace éducatif local recomposé entre la formation initiale, la formation continue et l'action culturelle. Tout un programme ! bien représentatif de mon sur-investissement militant des années 70 ! Mais c'est sûrement ainsi que s'appriivoisent des utopies envahissantes et que se patine l'attrait pour des missions impossibles !

Venons-en aux compagnonnages qui ont jalonné ces années 70. Il y a d'abord ceux liés à mon activité principale, celle d'un instituteur mis à la disposition du C.U.E.E.P. et responsable de l'action collective de formation. Quelle appellation à rallonge pour nommer ce métier ! Mais comment pourrait-on dire autrement ? Ce métier est inconnu au registre des professions. Dans quelle école pourrait-il s'apprendre ? A l'exercer, j'ai le sentiment d'être tout à la fois : un architecte, un saltimbanque, un notable, un bricoleur souvent "mumuche", parfois "ramollo" et, au bout du compte, la tête chercheuse d'une fusée dont tous les étages ne sont pas encore construits.

Deux personnes vont m'aider à fabriquer, de manière pragmatique, quelques étages de cette "Ariane" de l'éducation permanente. Deux rencontres décisives.

La première est Claude DUBAR. Jeune sociologue, il réalise en 1970, à la demande d'A. Lebrun, et avec l'aide d'une équipe locale, l'enquête de situation et de motivation précédant le lancement de l'action collective de formation ⁽⁹⁾.

Cette enquête sera la première d'une longue série d'études intégrées à la dynamique de l'action collective. Ce sera aussi le début d'une collaboration et d'échanges toujours féconds entre chercheurs et praticiens. Avec, en toile de fond, de la co-formation permanente : tu m'apprends la sociologie, je te raconte l'éducation populaire.

Apprendre ainsi, c'est comme cueillir et manger des fruits au pied de leur arbre. N'est-ce pas là, en fait, qu'ils ont le meilleur goût ?

La deuxième personne est Bertrand SCHWARTZ, le créateur de toutes les problématiques et de toutes les démarches que nous expérimentons en pays minier. Dès le début des années 70, il met en service du C.U.E.E.P. sa vision prospective de l'éducation permanente, son réseau de relations, son talent de négociateur. Il nous apprend à regarder autrement les adultes en formation, il nous invite aux pratiques de

l'action concertée, il conforte notre volonté de lutter contre toutes les formes d'inégalités ou d'exclusion. En 1975, il m'entraîne en compagnie de S. EVRARD et d'A. LEBRUN, avec comme metteur en scène de l'opération P. DEMUNTER, dans la création d'une association européenne des actions collectives de formation où se retrouvent des belges, des italiens, des hollandais, des grecs, des français. Le "Club des paumés" disait-il à l'époque. Aujourd'hui, l'activité de ce club est en sommeil. Une autre association a pris le relais dans l'emploi du temps de B. Schwartz et de ses amis. Elle s'appelle "Moderniser sans exclure" et constitue le dernier cheval de bataille de cet infatigable "Till Eulenspiegel" de l'éducation permanente.

Il y a ensuite toutes les rencontres, toutes les amitiés liées à l'intérêt que suscita progressivement cette action expérimentale. Cela commence en 74, par le tournage d'un moyen métrage de soixante-dix minutes "complexe ou compliqué" réalisé par Alain de SÉDOUY qui séjournera un mois à Sallaumines. Cela se prolonge par la réalisation de deux émissions de télévision de la série "Réflexion faite" produites par Michel NICOLETTI et par l'article de Guy HERTZLICH, journaliste au "Monde". Sans oublier les longs débats avec des délégations d'universitaires, de responsables de formation, d'élus venus découvrir l'un des sites préhistoriques de la formation des adultes !

Ces activités de relations publiques, de mise à disposition d'un terrain d'expérimentation, seront source d'acquis particulièrement importants.

Elles m'apprennent à accepter le regard extérieur, à cultiver la confrontation de points de vue, à écouter d'autres manières de voir le monde, de finaliser l'éducation. Elles m'incitent à affiner ma connaissance du milieu, à complexifier mes analyses, m'ouvrent à des problématiques nouvelles. Bref, sans avoir à courir le monde, je me forge une vision plus élargie de l'univers et des humains et, en prime, j'apprends à parler devant une caméra !

Sans trop éprouver (car dans la majorité des cas ces rencontres se prolongent dans le temps) ce sentiment de frustration que Flambert appelle "l'amertume des sympathies interrompues".

Il y a enfin regroupées dans la même catégorie les rencontres qui ont pour elles le temps, la durée et les contacts éphémères, les coups de cœur d'un jour ou d'une semaine. Ces amis sont de deux sortes : il y a d'une part des mineurs et surtout Roger MOREELS, délégué syndicaliste, qui me livre au fil des mois ce qui fonde, selon l'expression d'Olivier SCHWARTZ, "le monde privé des ouvriers" ⁽¹⁰⁾ et en particulier leurs mystérieuses peurs d'enfants face aux "possédants" du savoir, de la culture, ces

"croquemitaines" présents à tous les stades de leur vie et plus redoutés que le porion ou l'ingénieur.

Comment faire alors, Roger, pour trouver les chemins de la réconciliation ? Essayer, tâtonner, tenter encore et toujours, me disais-tu en souriant... Sait-on encore aujourd'hui dialoguer dans les arrière-cuisines des maisons d'ouvriers ?

Il y a d'autre part les créateurs (peintres, chanteurs, écrivains, poètes, cinéastes, théâtres, etc...) qui, le temps d'un festival ou d'un week-end, posent leur baluchon et leurs oeuvres à Sallaumines. Chantal Mlékuz se spécialise dans le recrutement des peintres invités et dans l'accueil convivial de tout ce petit monde d'artistes venus en terre minière. C'est à leurs contacts que je commence à apprendre les facettes d'un autre métier : celui de médiateur, d'intermédiaire entre des oeuvres, une sensibilité, un regard, et des publics de milieu ouvrier. Ces capacités de communication non réductrice, ni hyper-pédagogisée sont encore peu identifiées de nos jours. Alors que la télévision pourrait remplir plus énergiquement cette fonction de médiation, la réflexion semble en panne.

Les recherches actuelles sur les compétences dites de 3e type réactiveront peut-être, dans le monde de l'éducation des adultes, ces préoccupations. Cela serait bien utile.

Je ne sais pas trop comment s'interpénétraient, étaient assimilés, à l'époque, tous ces bouts de qualification acquis au fur et à mesure que se déroulait un processus de socialisation et de professionnalisation, peu planifié, placé sous le double signe de la liberté et du "rafraîchissement" permanent. Avais-je d'ailleurs le temps de me demander ce que produisaient ces rations de vitamines bien stimulantes ? Ce que je sais, c'est que ces suppléments de connaissances, ce "savoir-agir" sans cesse enrichi étaient, en priorité, mis au service d'une action, qui fêtera ses vingt ans en 1991, et qui aurait pu, s'il avait fallu à l'époque lui trouver une appellation en forme de pari, avec ce qu'il faut de tendresse et de douceur pour des opérations de prévention, se nommer : reconvertir sans détruire...

Écrire

"La différence des esprits des hommes fait goûter aux uns les choses de spéculation et aux autres celles de pratique..."

Contrairement à ce qu'affirme LA BRUYÈRE, mon envie est de goûter aux deux -Fromage et dessert- J. DUMAZEDIER ne m'avait-il pas an-

noncé, autrefois, qu'allait venir le temps de la fraternité et qu'avanceraient du même pas "les sociologues, les psychologues, les économistes, les animateurs, les enseignants..." (11) ? Et puis n'étais-je point mis à la disposition d'une institution universitaire où "Enseignement" et "Recherche" sont, m'avait-on dit, dans le même bateau ?

Je ne sais plus qui a dit "chiche" le premier. C'est en 1975. Au moment où, après les quatre premières années de fonctionnement de l'action collective de formation, le temps est venu d'évaluer les premiers effets, de mesurer le chemin parcouru. Ce travail est tout naturellement confié à Claude Dubar, responsable du Laboratoire sociologique chargé d'observer les actions collectives du Cueep.

Un rapport d'études voit donc le jour en Octobre 1976. Il est composé de trois textes complémentaires, qui ont comme auteurs : Claude DUBAR, Michel FEUTRIE et moi-même. Deux sociologues et un... -quoi écrire ici ?- instituteur-animateur... formateur... éducateur... directeur... responsable... praticien. A vous de choisir ! Quel disciple de SARTRE théoriserait un jour "la bâtardise professionnelle" ?

La production et la publication de ce premier texte marquent une étape importante dans ma confrontation aux points de vue, aux approches de mes amis sociologues et dans le processus d'affirmation d'une parole, d'une place de praticien de l'éducation des adultes. En écrivant, je m'autorise, comme le dit Guy JOBERT, "à devenir aussi producteur de savoir" (12).

Gain de liberté se conjugue avec gain d'assurance.

Ecrire, c'est, pour un praticien, quitter un instant les activités de bûcheron, de tâcheron. C'est oublier que l'on devra demain déplacer des rochers, actionner les pompes.

Ecrire c'est se mettre en cervelle, c'est "kayaker" dans les eaux vives du langage.

Ecrire c'est malaxer, avec tendresse, matière grise et cœur désarroyé pour parvenir à sortir de soi tous les recoins des grands espaces de l'action.

Au prix de mille douleurs plus ou moins stimulantes, se succéderont de 1976 à aujourd'hui plusieurs rapports d'études, plusieurs articles, dont le premier à la demande de Rolande DUPONT, cette amie aujourd'hui disparue, qui était à l'époque rédactrice en chef de la revue "POUR".

Au bout du compte, l'écriture aura été l'un des facteurs les plus déterminants du processus d'acquisition de mon identité professionnelle.

C'est dans ce mode d'expression que se sont coulées, comme du métal en fusion, toutes les croyances, toutes les interrogations, toutes les angoisses venues de l'exercice d'une profession, qu'il m'était difficile de présenter, à ceux qui tout bonnement me demandaient ce que je faisais dans la vie !

Et, partant, a progressivement disparu cette sensation de "mal-être professionnel" qu'il m'arrivait d'éprouver. Saluons ici, comme il convient, les vertus thérapeutiques de l'expression écrite !

C'est l'écriture qui m'entraînera aussi du côté des tentations universitaires tardives. Mon chemin de croix... La production d'un D.E.A. en sciences de l'éducation sous la direction de l'ami Paul DEMUNTER, devenu depuis directeur de l'Action Collective de Sallaumines ! Le sujet ? Une sorte de synthèse d'expériences et de réflexions antérieures sur les rapports entre l'éducatif et le local remis en perspective par les politiques de formation engagées au début des années 80. Le titre ? "Les Missions locales pour l'insertion professionnelle et sociale des jeunes : une idée neuve ? Un dispositif des années 80 ?" La soutenance ? En octobre 1985. Souvenir pénible.

Sensations semblables à celles qu'exprime Milan KUNDERA dans cet admirable roman "L'insoutenable légèreté de l'être" : *"Ce qui distingue celui qui a fait des études de l'autodidacte, ce n'est pas l'ampleur des connaissances, mais des degrés différents de vitalité et de confiance en soi. La ferveur avec laquelle Tereza, une fois à Prague, s'élança dans la vie était à la fois vorace et fragile. Elle semblait redouter qu'on pût lui dire un jour : "Tu n'es pas à ta place ici ! Retourne d'où tu es venue".*

Si le "pour qui ?" et le "pourquoi ?" de l'acte d'écrire me sont très vite apparus évidents, il n'en est pas allé de même avec deux autres petites questions plus perfides : "Comment écrire ?" et "A quel titre prendre la plume ?". N'étant ni universitaire, ni chercheur, quelle pouvait être la légitimité de ma posture d'écrivain ? Celle d'un praticien... certes... ! Mais encore ? Ça écrit comment un praticien, ça se raccroche à quels corps de savoirs, ça utilise quel jargon ou quelle langue de bois ? Une seule voie possible : ne pas vouloir singer les professionnels de la recherche. Chercher obstinément sa propre musique. Ecrire comme l'on flâne... entre nuages et dunes !

Il est vital, pour l'avenir des métiers de l'éducation des adultes, que le cercle des écrivains augmente, se diversifie. Ce n'est qu'à ce prix que les praticiens deviendront de réels producteurs de savoirs, reconnus comme tels, et non plus ceux auxquels l'on fait appel, lorsqu'on a besoin d'un témoignage venu de la France profonde !

Ce développement du pluralisme dans les pratiques d'écriture nécessite l'articulation d'un double mouvement : d'une part, il est capital que se multiplient des initiatives comme celles de la revue "Education permanente" où Guy JOBERT et Christine REVUZ soutiennent la production, encore limitée, mais porteuse d'avenir, de praticiens de l'éducation des adultes. Il est, d'autre part, indispensable que s'enrichissent les écrits théoriques, semblables à ceux de Marcel LESNE ⁽¹³⁾ qui apportent des éléments d'outillage méthodologique appropriés au retour réflexif sur les pratiques.

C'est en actionnant ces deux bouts de la chaîne que seront accomplis d'autres progrès et que s'annoncera peut-être le temps où chaque formateur d'adultes pourra fréquenter, sans entrave, son atelier d'écriture personnalisé !

Peut-on encore demander la lune ?

Les années 80. J'ai quitté le pays minier et l'action collective de formation. Je suis conseiller en formation continue au centre académique de formation continue (C.A.F.O.C.) de Lille. Je conçois des dispositifs de formation, assure des activités de formation de formateurs, d'étude et de conseil. Après le primaire, l'Université, le technique, me voici dans l'univers des Lycées. Au revoir les "catherinettes" de la coupe-couture, salut les professeurs, bonjour le Rectorat ! De nouvelles planètes à explorer.

Les années 80. Une décennie de mutations en matière de formation d'adultes avec, au bout du chemin, un paysage éducatif riche, contrasté, contradictoire. Impossible de produire ici une analyse approfondie de ces évolutions. Indispensable toutefois de présenter quelques données permettant de comprendre dans quel contexte s'est enracinée la période 1980-1990 de ma trajectoire professionnelle.

Ces données sont au nombre de quatre :

1) Les années 80, sont, d'abord, les années d'aggravation de la crise. Deux millions et demi de demandeurs d'emploi dont une majorité de jeunes désorientés, défavorisés. Sans oublier les "exclus" des entreprises modernisant à tour de bras. Ceux-là sont tout autant que leurs enfants sous-scolarisés, sous-qualifiés.

Ils constituent ce que nous appelions, au temps des actions collectives, le "non-public de la formation" ⁽¹⁴⁾. Leurs difficultés majeures s'appel-

lent : dégradation des conditions matérielles d'existence, avenir dans le brouillard, capital affectif et de confiance en soi déficitaire. Au regard des nécessités de la production, de la transformation des postes de travail, des exigences nouvelles de qualification, ils ne peuvent plus jouer dans la cour des "employables". Prière d'insérer. La formation est appelée à la rescousse. Bouée de sauvetage des années 80, elle tente d'amortir des milliers de naufrages. Prière d'éduquer. Au pas de charge.

Une multitude de stages sont financés. Pressions de l'urgence. La formation dispensée est bien souvent scolaire et inadaptée. Nous ne dirons jamais assez combien la situation de demandeur d'emploi est profondément incompatible avec celle de stagiaire en formation d'adultes.

2) Les années 80, c'est aussi la mise en évidence des limites de pratiques, de conceptions venues des années antérieures. Limites du pédagogisme, déjà sensibles au temps des actions collectives et que n'ont pas, jusqu'à nouvel ordre, rendu plus performant les nouvelles technologies éducatives. Limites du centralisme et des injonctions bureaucratiques venues d'en haut. Dès le début des années 80, il apparaît que c'est au niveau local que sont à inventer des formes d'intervention éducative et sociale capables de répondre aux défis du chômage, de la précarité, aux problèmes des populations marginalisées. Des responsabilités sont confiées aux régions. Des structures de proximité sont créées : les permanences d'accueil et les Missions locales pour les jeunes issues du rapport produit par B. SCHWARTZ, en octobre 1981, sur l'insertion sociale et professionnelle des jeunes ⁽¹⁵⁾.

Le local est dans tous ses états car, ici et là, fleurissent les bassins pour l'emploi, les zones d'éducation prioritaires, les sites de développement social des quartiers. On assiste à une forme de redistribution des pouvoirs et des responsabilités que vont conforter les lois sur la décentralisation. Cette "nouvelle donne" induit des types de partenariat, d'actions concertées inédits. Dans ces nouveaux espaces d'intervention sont recherchées des procédures d'articulation entre différents aspects de la réalité à traiter : l'économique, le social, l'éducatif, le culturel. De nouvelles expérimentations voient le jour.

Les problématiques d'intervention éducative à base territoriale, de développement local, de globalisation des ressources, trouvent un regain d'intérêt. On se prend à rêver que peut-être s'annonce le temps de la mise à l'épreuve de l'une des notions clés de l'éducation permanente et chère à Bertrand SCHWARTZ : "Le distinctif éducatif et culturel" ⁽¹⁶⁾.

3) La troisième donnée a trait à l'augmentation importante des professionnels de la formation des adultes. La création de structures nouvelles, la transformation de l'action de formation en "poudre de perlin-pinpin" miraculeuse, entraîne l'élargissement du cercle des "pionniers" des premières générations.

En 1990, la formation permanente compte des milliers d'agents éducatifs, venus d'horizons diversifiés et riches de pratiques, où se retrouvent confondus des apports provenant du travail social, de l'animation socio-éducative, de l'action culturelle, de la formation professionnelle continue. Confrontés à des situations résolument différentes de celles des années de croissance, ces acteurs sont à la recherche, parfois désespérée, de recettes, de partenaires, d'interlocuteurs un peu attentifs à leurs difficultés, de reconnaissance.

A l'image du public dont ils ont la charge, il leur arrive de connaître aussi la précarité, la peur du lendemain ou l'absence de perspectives de promotion.

Nous ne dirons jamais assez combien ces métiers de formateur, d'accueilleur, de tuteur, d'éducateur d'adultes ou de jeunes sont complexes, combien ils nécessitent tout à la fois technicité maîtrisée et capacité d'adaptation permanente. Mais, à une époque où la crise de recrutement des enseignants s'accentue, peut-on espérer que soit davantage prise en considération cette "néo-profession" encore bien mystérieuse et tellement périphérique ?

4) Les années 80, c'est enfin la montée en charge de la demande de formation. Demande de formation complexe certes, où se mêlent les nécessités de la production, les exigences du marché du travail, les aspirations des familles ou des jeunes, les projets des individus. Comme le souligne Jacques LESOURNE ⁽¹⁷⁾ : "Nous entrons dans une société où les demandes de formation seront omniprésentes, mais sous des formes infiniment plus diversifiées... pour cette société nouvelle, va devoir émerger lentement un nouveau système éducatif, multiple dans ses lieux, ses parcours, ses contenus, ses acteurs, capable de s'intéresser aux adultes comme aux jeunes, susceptible de s'adapter à la diversité des demandes de générations entières..."

Eloge de la diversité et de l'invention. Chronique des défis annoncés pour le service public de l'éducation.

Au chapitre des besoins de formation, nous ne dirons jamais assez combien il est tentant et facile, même pour le service public, de laisser à

d'autres le soin de prendre en compte des demandes bien timides et parfois inexprimées : celle des "exclus".

Voilà quelques évolutions du paysage éducatif des années 80. Évolutions que reflètent les dix années de pratique professionnelle, que nous allons maintenant évoquer, caractérisées par la continuité, la remise en perspective de préoccupations anciennes et l'exploration de chemins encore peu balisés.

Au rayon de la continuité, la période 1980-1990 m'amène à reprendre, à enrichir des pratiques de conception et de réalisation d'actions de formation de formateurs et plus généralement d'agents éducatifs. L'ambition est ici de mettre à la disposition des acteurs du champs éducatif et social, des connaissances, des techniques, des "savoir-agir", des "savoir-réfléchir", des intuitions, de l'histoire, de l'écoute, bref toutes les ressources de mon capital "expérientiel".

Les stages que j'anime ou co-anime ont des durées variables de 40 à 140 heures. Ils ont comme titres :

- Autoformation et stratégies éducatives.
- Histoires de vie et formation.
- Orientation des adultes.
- Développement cognitif des publics de faible niveau de qualification.
- Capacités générales de base.
- Méthodes de travail intellectuel.
- Méthodologie de la construction de projets.
- Education et territoire.

Certains thèmes prolongent des préoccupations déjà présentes dans les années 60-70 : l'autoformation, le travail intellectuel, par exemple. D'autres sont plus représentatifs des années 80 : la pédagogie du projet, les histoires de vie, les capacités transversales. Tous traduisent l'importance accordée, aujourd'hui, à la singularité des histoires individuelles et à l'acquisition de démarches, d'ordre méthodologique.

Outre la maîtrise du contenu, l'animation de ces stages nécessite une interrogation constante sur les méthodes, les démarches, les parcours initiatiques, les invitations à produire qui seront proposés aux participants. Elle réclame aussi la recherche d'un équilibre entre la prise en compte des demandes relevant de l'urgence, qu'expriment en permanence ces "raccommodeurs du quotidien" et le souci de contribuer à les qualifier réellement.

C'est donc au contact de ces groupes de formateurs que se conforte, se diversifie, se complexifie l'une des facettes de mon métier : animer, former, médiatiser.

D'année en année, avec l'apparition de nouvelles fonctions, de nouvelles structures, les groupes ont pris des couleurs. C'est ainsi qu'ont progressivement rejoint les spécialistes "du face à face pédagogique", les personnels des structures d'accueil pour jeunes (P.A.I.O. et Missions locales), les équipes chargées du développement social des quartiers ou de l'insertion des "Rmistes" *. Ces groupes sont maintenant, et c'est fort bien ainsi, à l'image de la formation professionnelle continue : pluralistes, pluri-institutionnels, et bien souvent inventifs.

Un regret : je pouvais, autrefois, travailler dans la durée. Les années 80 m'ont enlevé ce plaisir de marathonnien. Il me faut à présent accepter d'agir au rythme des comptines : quatre petits tours... et les tribus de l'éphémère se dispersent. Rideau. Il faut apprendre à terminer une représentation !

Au chapitre des nouveautés, quelques cordes supplémentaires acquises, ici et là, au gré des opportunités et des hasards de la vie professionnelle. Des activités d'études m'obligent à entretenir mon intérêt pour le travail d'enquête sociologique et ma relation douloureuse, mais tonique, à la production d'écrits.

Des prestations en milieu industriel et en particulier dans l'univers des hôpitaux m'initient aux activités d'expérimentation socio-pédagogiques et de conseil.

Ces aides méthodologiques sont aussi apportées aux structures de la formation continue de l'éducation nationale : les groupements d'établissement (G.R.E.T.A.). Elles trouvent des points d'application dans différents domaines : gestion des ressources humaines, conception de projets de développement, production pédagogique.

Dans ce dernier domaine, je participe à la production, en continu, d'un référentiel des capacités de base encore à l'état d'ébauche.

Ce travail prolonge les travaux produits par un groupe animé par Claude PAIR, au temps de sa collaboration avec le conseil régional du Nord-Pas-de-Calais. De quoi s'agit-il ? L'enveloppe du problème pourrait être formulée de la façon suivante : quel est aujourd'hui, pour un jeune ou un adulte en difficulté, le minimum vital, en termes de capacités de base et dans les domaines de l'employabilité, de l'éducabilité, de la sociabilité, sans lequel aucun processus d'insertion ou de remise à flot n'est envisageable ?

Autrement dit, ce que j'appelais, au temps des actions collectives, "l'école élémentaire des adultes" reste à construire. Et il y a urgence. Mais qui fera de ce chantier une priorité ?

Et puis, pour terminer cet inventaire, évoquons un hasard souriant. Je pus, en l'an de grâce 1985, conjuguer trois passions : le reportage, l'insertion des jeunes défavorisés, le cinéma.

Oh ! Il ne s'agit pas d'un remake des "400 coups" ! Mais plus modestement de la réalisation d'un film produit par le C.N.D.P. et tourné à Grande-Synthe. Avec, comme complices Latifa KECHEMIR, Alain CADET, Patrick VION. Deux adolescents, Sandrine et Brahim, sont les personnages principaux de ce court métrage, où sont évoqués la "mal-vie", le parcours cahotique de quelques jeunes et les activités d'une Mission locale dynamique, dirigée, à l'époque, par un ami de toujours : Pierre VERHARNE.

On le voit, l'évolution de ma pratique reflète les transformations qui ont affecté l'éducation des adultes au cours des années 1980-1990. Des fonctions, des exigences nouvelles sont apparues. La formation permanente s'est professionnalisée et complexifiée. Ses acteurs ont acquis de nouvelles compétences, dont une plus large polyvalence, ont expérimenté de nouvelles approches, ont produit d'autres problématiques de recherche et d'action.

Pour reprendre la distinction que fait Gaston PINEAU dans sa lecture des années 80⁽¹⁸⁾, j'ai le sentiment d'avoir attaché plus d'intérêt au versant ombré qu'au versant ensoleillé de la formation permanente. Le "versant ombré" c'est celui où se retrouvent les "publics à risques" (jeunes, chômeurs, migrants, femmes, ouvriers spécialisés) et un certain goût pour l'éducation informelle, pour le braconnage intellectuel.

A ce penchant pour le "côté nocturne de l'âme", selon l'expression de G. BACHELARD, est à ajouter une fidélité à quelques valeurs qui se patinent avec le temps : l'indispensable réflexion sur le sens, la finalité, la relativité des actions de formation, la résistance à toutes les moulinettes du bureaucratisme pédagogique, la capacité à s'indigner, le respect du public, sans oublier... l'humour, (pour ne jamais devenir sérieux comme un pain rassis !). Ces valeurs constituent les vivres de l'abri portatif que j'emporterai, pour aller faire tourner des ballons sur mon nez, le jour où aura triomphé la logique comptable de l'éducation telle que la décrit Jacques GUIGOU : "L'individu formé de la fin des années quatre-vingt gère son temps comme lui recommandent les théories dites du "capital humain". Fais de toutes tes journées et de toutes tes nuits un investissement fructueux pour "ton chéquier de formation". Utilise au mieux les avantages de "ton crédit éducatif". Sois le manager audacieux de tes "ressources humaines", pour enrichir ton C.V. fréquente assidûment les "boutiques de formation" : extasie-toi devant les prouesses techniques de tes programmes d'E.A.O."

Caricature, réalité, scénario catastrophe ? C'est selon l'angle de perception et le degré de neurasthénie j'imagine... Mais après tout, après la "défaite de la pensée", pour reprendre le titre du livre d'Alain FINKELKRAUT, pourquoi n'assisterait-on pas, demain, à la défaite d'une certaine idée de l'éducation permanente ?

N'est-on pas d'ailleurs, déjà, en partie engagé dans cette voie ?

Mais revenons à la décennie 80 et aux facteurs ayant déterminé l'évolution de ma pratique professionnelle. Comme autrefois, (pourquoi cela aurait-il changé d'ailleurs !) toute une série de rencontres ont constitué autant de moments privilégiés où se joue le fabuleux théâtre des échanges, où s'acquiert ce que n'apporteront jamais aucun cours ni aucune université : le capital humain, affectif, intellectuel non répertorié, non étiqueté, celui qui resurgit quand arrive l'heure du dernier bilan.

C'est au début des années 80, au moment où le CAFOC organise les premiers stages de formation continue des conseillers en formation continue, que se nouent des contacts avec l'équipe du C2F du Centre National des Arts et Métiers, et que s'engagent des collaborations régulières avec Simone AUBRUN, J.M. BARBIER, G. MALGLAIVE, F. PIETTRE, Anita WEBER. Je retrouverai ces deux derniers, associés à Guy JOBERT, pour une formidable aventure : la production en 1984, du numéro 74 de la revue "Education Permanente" : "Les formateurs quoi de neuf ?". Conçu et rédigé par ceux-là mêmes qui, sur le terrain, ont en charge la formation des jeunes et de leurs formateurs. Ce numéro a préfiguré ce qui est aujourd'hui institué : la production régulière des suppléments "Education Permanente" réalisés par des praticiens et que nous avons déjà mentionnés au chapitre "Ecrire".

Mon engagement dans l'animation des sessions "Histoires de Vie et Formation" me conduit à relire Jean-Paul SARTRE et surtout à retrouver Gaston PINEAU, l'un des "grands prêtres" (!) en la matière. Je dis "retrouver" car Gaston Pineau fut autrefois l'un des nombreux "visiteurs de l'insolite" débarquant un soir à Sallaumines-Noyelles.

Heureux rebondissements des amitiés qui ne meurent pas. C'est à de tels rebonds joyeux, que je dois des retrouvailles récentes avec Johny STROUMZA et Bernard SCHNEIDER, universitaires genevois et leur équipe du groupe d'éducation ouvrière et permanente (le G.R.E.O.P.). Eux aussi étaient venus en pays minier ! Nous avons ébauché de multiples projets pour les années à venir qui devraient être francophones et européennes.

Ces rencontres m'ont aidé à entretenir cet indispensable retour réflexif sur des pratiques qui, avec le temps, ont pris de l'épaisseur, de la

consistance. Elles ont accéléré certaines prises de conscience. Elles ont, par exemple, contribué à l'émergence de ce sentiment apaisant : on se calme, il n'y a plus rien d'important à prouver ! Elles m'ont suggéré qu'il me fallait, maintenant, chercher à mieux comprendre, à mieux traduire concrètement, dans des réalisations complexes, des pratiques sociales d'éducation permanente tout à la fois fidèles aux idées d'origine, adaptées à l'air du temps, aux interrogations, aux opportunités des époques successives, et inventives quant à l'assemblage de problématiques, au brassage d'approches diversifiées.

C'est peut-être cela qui me procure, parfois, l'impression d'acquérir, peu à peu, ce que W. JANKÉLÉVITCH appelle : "Le Mûrissement". A défaut de dent de sagesse !

Enfin, ajoutons que ces rencontres, au même titre que des lectures, des paysages, des spectacles, ont contribué à satisfaire ce besoin toujours vif d'apprendre, ont alimenté cette envie d'engranger (pour quels hivers de disette !) d'autres connaissances, ont comblé ce désir d'entendre de nouveaux points de vue, d'aller voir comment c'est ailleurs et comment font les autres.

C'est peut-être cela que l'on appelle "la curiosité", cette qualité de l'homme du 20^e siècle, comme dit quelqu'un dans "Jules et Jim", le roman de H.P. ROCHE. Mûrissement et curiosité. Deux capacités au service d'un fonctionnement semblable à celui d'une éponge ou d'un capteur solaire.

Les sens en éveil pour attraper, saisir, puis assimiler, reconstituer et enfin retraduire au moment de mettre à disposition.

Capacités de praticien... peut-être ? Peu importe d'ailleurs. En tout cas, capacités à préserver, à entretenir... pour garder longtemps les pieds sur terre et la tête dans les nuages.

Vive l'Acadie... libre... !

Nous voici parvenus à la fin de ce petit voyage à l'intérieur d'un itinéraire. Se rassurer en pensant aux propos de Jean Paulhan : "Les gens gagnent à être connus. Ils gagnent en mystère".

J'ai essayé de donner à voir une trajectoire "comme série des positions successivement occupées par un même agent dans un espace lui-même en devenir et soumis à d'incessantes transformations" (Bourdieu).

Cet itinéraire est celui d'un praticien de l'éducation des adultes, qui gardera sûrement, jusqu'au moment de "raccrocher ses patins", son grade d'origine : instituteur !

Ai-je réussi à livrer quelques secrets de cette planète des praticiens si oubliée parfois ?

Une dernière tentative de séduction... Connaissez-vous l'Acadie et les Acadiens... c'est fou ce qu'ils ressemblent aux praticiens. Ecoutez ce qu'en dit la romancière Antonine MAILLET : "L'Acadie c'est un pays qui n'a pas de lieu, mais qui a du temps. Nous n'avons pas de géographie. Etre Acadien, c'est être descendant de quelqu'un, ce n'est pas occuper un territoire".

Membre de cette communauté privée de terre, mais riche d'éternité, je rêve de lendemains où les praticiens auront enfin acquis, dans un monde plus juste quant à la hiérarchisation des connaissances, au partage du savoir et des responsabilités, un réel statut, une réelle légitimité. Il leur faut pour cela intensifier ce qu'ils commencent à oser : s'exprimer.

C'est ainsi qu'ils parviendront à forger ce qui leur manque encore : un parler praticien (comme il existe un parler "acadien"). Un langage avec de l'air dans les paroles. Des textes où se diront, tout simplement, avec des mots comme "s'émoyer" ou "se mélancoliser", les rêves en couleurs et les rêves aux ours de ceux qui, chaque matin, retrouvent leur activité principale : le retroussé manchisme !

Il serait bien que les années 90 soient celles de cet essor. En l'absence d'une véritable politique de promotion, la pratique restera, pour longtemps encore, la mascarade du témoignage provincial, la plainte de la rue des occasions perdues, la théorie du pauvre.

Gérard Mlékuz

Conseiller en formation continue

CAFOC Lille.

Août 1990

Notes

- (1) Voir et lire, à ce propos, le spectacle de J.C. PENCHENAT et son livre : "1, Place Garibaldi". Théâtre du Campagnol. Actes sud. Papiers, 1990.
- (2) J.P. TERRAILLE : "Destins ouvriers, la fin d'une classe ?". - Paris, P.U.F., 1990.
- (3) Voir ce que dit, sur le sujet, Annie ERNAUX dans ses romans "La Place", 1984 et "Une Femme", 1988, Paris, Gallimard.
- (4) Pour ceux qui aiment la chanson et la nostalgie : "La mémoire en chantant" ; c'est sur France-Culture, tous les samedis à 10 h 40.
- (5) Se reporter à l'article de J.F. CHOSSON qui assume actuellement l'héritage du Peuple et Culture : "Le savant et le militant". - *Perspectives documentaires en éducation*, n° 20, 1990, pp. 15-42.

- (6) Lire à ce propos l'article de J. DUMAZEDIER : "L'éducation permanente, vingt ans après".- *Education permanente*, n° 98, juin 1989.
 - (7) Manifeste du Mouvement "Peuple et Culture", 1945. Voir collection des fiches éditées par Peuple et Culture.
 - (8) A lire de toute urgence, si vous ne connaissez pas ce livre : "Le Horsain" de B. ALEXANDRE (Terre humaine).
 - (9) Se reporter à l'article de C. DUBAR et S. EVRARD : "Recherches sur quelques facteurs sociaux des motivations à la formation collective d'adultes".- *Education permanente*, n° 17, janvier-février 1973.
 - (10) Olivier SCHWARTZ : "Le Monde privé des ouvriers". - Hommes et femmes du Nord.- Editions P.U.F, 1990.
 - (11) Le problème des relations entre recherche et action ne sera pas abordé ici. Sur ce thème j'ai publié un article paru dans "POUR", n° 90, juin-juillet 1983. Il s'intitule : "Petit courrier de la mémoire et du cœur".
 - (12) Se reporter à l'article "Ecrire, l'expérience est un capital".- Guy JOBERT.- *Education permanente*, n° 102, Les Adultes et l'écriture.
 - (13) Marcel LESNE : "Lire les pratiques de formation d'adultes".- Editions Edilig, 1984.
 - (14) Voir : Jacques HEDOUX : "Non-publics, publics de la formation d'adultes". Thèse de doctorat de 3e cycle, sous la direction de Paul DEMUNTER. Université de Lille 3, 1980.
 - (15) B. SCHWARTZ : "L'insertion sociale et professionnelle des jeunes". Rapport au premier ministre. *La Documentation française*, 1981.
 - (16) B. SCHWARTZ : "L'Education demain".- Paris, Aubier Montaigne, 1973.
 - (17) Jacques LESOURNE : "Education et Société. Les défis de l'an 2000". - La Découverte, 1988.
 - (18) Se reporter au numéro 98 de la revue "*Education permanente*" : Gaston PINEAU : la formation permanente : vie d'un mythe.
- * Rmistes : bénéficiaires du revenu minimum d'insertion.

Des lectures qui ont compté

- BOURDIEU (P.), PASSERON (J.Cl.).- Les héritiers, les étudiants et la Culture.- Paris, éd. de Minuit, 1964, 183 p.
- CACERES (B.).- Histoire de l'éducation populaire.- Paris, éd. du Seuil, 1964.
- CHOSSON (J.F.).- L'Entraînement mental.- Paris, éd. du Seuil. - Peuple et Culture, 1975, 192 p.
- CUECO (H.).- Le Paysage regardé.- Cahiers de l'image.
- DUBAR (C.).- La formation professionnelle continue en France 1970-1980. Essai d'évaluation sociologique.- Les Amitiés par le livre.

- DUMAZEDIER (J.).- Révolution culturelle du temps libre -1968-1988.- Paris, librairie des Méridiens, 1988.
- FERRAROTTI (F.).- Histoire et Histoires de vie.- Paris, Librairie des Méridiens, 1983.
- GAUDIBERT (P.).- Action culturelle - Intégration et/ou subversion.- Paris, Casterman, 1972 et 1977.
- GUILLEVIC.- Vivre en poésie.- Paris, Stock, 1980.
- HOGGART (R.).- La culture du pauvre: Aspects de la vie des classes populaires.- Paris, éd. de Minuit, 1970, 418 p.
- JEAN (G.).- Pour une pédagogie de l'imaginaire.- Paris, Casterman, 1978.
- LENGRAND (P.).- Introduction à l'éducation permanente.- Paris, Unesco, 1970.
- LEON (A.).- Psychopédagogie des adultes.- Paris, Presses Universitaires de France, 1971.
- PINEAU (G.), MARIE-MICHELE.- Produire sa vie : auto-formation et autobiographie.- Montréal, éd. Coop. A. St Martin ; Paris, Edilig, 1983.
- SCHWARTZ (B.).- Une autre école.- Paris, Flammarion, 1977.
- SCHWARTZ (O.).- Le Monde privé des ouvriers - Hommes et femmes du Nord.- Paris, Presses Universitaires de France, 1990.

Quelques travaux personnels

* ETUDES

- DUBAR, FEUTRIE, MLEKUZ .- Petit voyage à l'intérieur d'un sous-comité in "La volonté de former".- Lille, Université de Lille 1, 1978.
- DUBAR, DESPRINGES, FEUTRIE, FURMAN, HEDOUX, MLEKUZ .- Le Toréador et le Mineur in "Les retombées culturelles d'une action collective" - Lille, Université de Lille 1, 1979.
- Les espadrilles et le charbon in "Mémoires collectives du Nord", Direction départementale de la jeunesse et des sports du Pas-de-Calais, 1981.
- BRETON, FEUTRIE, HEDOUX, MLEKUZ, RICHARDOT .- Requiem pour des Catherinettes in "Des Femmes en formation : l'exemple des actions collectives" - Lille, Université de Lille 1, 1985.
- Les Missions locales pour l'insertion professionnelle et sociale des Jeunes. Cahiers d'études du CUEEP, n° 4, 1985.
- "Je veux devenir quelqu'un" - Lille, Centre Régional de Documentation pédagogique, 1988.

* ARTICLES

- Formation permanente et milieu ouvrier.- *Pour*, n° 65, 1979, p. 79-83.
- Petit courrier de la mémoire et du cœur.- *Pour*, n° 90, 1983, p. 55-58.

- Un paysage éducatif en mutation ?- *Contradictions*, n° 36-37, 1983.
- Monsieur le Maire, si vous sortez, allez donc saluer les animateurs de la Permanence d'accueil.....- *Education Permanente*, n° 74, 1984, p. 154-172.
- Le Bourgmestre et les enfants de la crise.- *Pour*, n° 98, 1984, p. 65-71.
- Un lycée professionnel, une Mission locale, des jeunes.- *Innovations*, M.A.F.P.E.N. de Lille, n° 5 et 6, 1987.